



Information mensuelle juin juillet
association terre@2000 2002

Edito

Ca y est, on parle portugais, enfin "portugno!", mais cela nous permet de comprendre et de nous faire comprendre et ça change tout ! Parce que soyons clair : visiter le Brésil, ses ports et ses paysages, c'est pas mal. Mais le plus chouette dans tout ça, c'est tout de même bien de rencontrer des gens et ce n'est pas en voyageant le nez dans les guides de tout poil que cela arrive. On a donc une préférence pour les conseils, ceux des copains canadiens qui nous précèdent aux escales et qui nous donnent tous les bons plans par e-mail avant qu'on arrive ou bien ceux des bateaux de pêcheurs quand on ne connaît pas l'entrée du port. Pas toujours un bon plan ça par contre ! comme vous l'allez lire.

En allant à Rio

Vitória, mio core...

Il est comme ça des petits riens qui frappent discrètement à la porte de la conscience, des détails qui tintent comme une sonnette d'alarme à peine perceptible, des événements somme toute anodins mais qui, dès l'instant où ils se produisent, semblent promis à un autre destin que l'oubli des choses quotidiennes.

Il fait beau en ce lendemain de 14 Juillet et la météo nous promet 48 heures de vent du nord pour franchir sans encombre le redoutable cap de São Tomé, sur la route de Rio. Une dernière formalité : faire proroger à la Police Fédérale notre droit de séjour dont la première moitié, 90 jours, s'achève dans une semaine. Evelyne, une amie française installée depuis longtemps au Brésil, nous conduit dans sa voiture de l'autre côté de la ville de Vitória. Nous sommes bien en avance sur l'heure de fermeture des bureaux, mais en retard de 10 minutes sur celle de la caisse chargée de percevoir notre taxe de séjour. *Amanhã !Revenez demain !* Faut-il repousser le départ de 24 heures ou prendre le risque d'arriver trop tard à Rio pour notre renouvellement de droit de séjour ? Evelyne nous met en garde contre le zèle de certains fonctionnaires brésiliens à asticoter les étrangers en situation irrégulière. Nous attendrons demain !

Il est comme ça des signes qui ont l'air de se liquer les uns les autres dans un projet mystérieux comme des copains croisés dans la même journée avec tous sur le visage l'expression de connivence de ceux qui vous préparent une bonne blague pour la soirée.

En ce surlendemain de 14 Juillet, nous rentrons à bord de Constance vers midi, nos passeports dûment tamponnés et notre escarcelle scandaleusement allégée. Evelyne nous rejoint pour cette traversée jusqu'à Rio, quatre jours de mer tout au plus. Je passe au bureau du Iate-Clube pour un dernier coup d'œil à la météo. *Internet est en panne : pas de bulletin, on attend le réparateur.* Le cyber le plus proche est à trente minutes. J'appelle au téléphone un service qui me confirme du vent de nord jusqu'au lendemain soir. Ça devrait aller !

A 15 heures, Constance salue la ville de Vitória, poussé vers le sud par une bonne brise. Evelyne s'allonge sur un banc du cockpit et n'en bougera guère, passant la nuit le nez dans les étoiles, sous une montagne de couvertures. A la radio, Raphaël, routeur espagnol bien connu des navigateurs maniant la langue de Cervantès, confirme la météo et annonce pour la suite du sud-ouest faible à modéré virant sud-est.

São Tomé, faut que j'y voye pour que j'y croye... (dicton bressan)

Le lendemain vers 14 heures, nous nous trouvons devant le cap de São Tomé par calme plat. Nous continuons à progresser au moteur lorsque la girouette indique l'arrivée d'un vent de sud-ouest qui forcit rapidement. Evelyne gagne notre couchette à l'intérieur et ... n'en bougera guère. Les enfants dorment. Un ris, deux ris, trois ris dans la grand-voile et un bout de toile à l'avant. Nous tirons des bords carrés et sommes littéralement repoussés vers le nord par 30 nœuds de vent de face. Résumons ! A ma droite, le cap São Tomé, débordé sur une dizaine de milles par des bancs de sable où la mer déferle. A ma gauche, le plus grand champ de plates-formes pétrolières du Brésil. Entre les deux, quatre couloirs de circulation pour grands navires. L'un d'eux s'approche à moins d'un demi-mille de Constance. Contact radio : *Pas de problème, je passe !* Effectivement !

Comme il est inutile et dangereux de persister en direction du sud, nous repassons le cap dans l'autre sens et je conduis Constance 20 milles plus au nord, au lieu-dit *Saco do Gargau*, une immense baie ouverte à la houle mais protégée du vent de sud-ouest. L'ancre touche le sable au petit matin.

La plage de Gargau...

Tout le jour suivant, nous le passons à bord de Constance, avec le vent qui continue de souffler fort au-dessus de nous. Pâtisserie, jeu de société, sieste. Ça roule un peu. Evelyne interpelle des pêcheurs qui chalutent les crevettes et qui nous proposent de nous mener en eaux calmes, dans la rivière. La barre, paraît-il, est franchissable par marée haute. Je décline l'invitation et nous passons une nuit assez houleuse.

Le lendemain, nous nous approchons du village dans le but de débarquer Evelyne soit sur une barque de pêcheurs, soit avec le dinghy. Le vent est toujours sud-ouest et la baie est relativement calme. Les pêcheurs rentrent de leur nuit en mer et à la jumelle, je les vois se glisser derrière une barre déferlante et atteindre un grand bassin d'eau plate entouré de mangroves.

L'un d'entre eux s'approche et nous propose à nouveau de nous conduire sur la rivière. Evelyne fait la traduction. *Pas de problème, le canal est profond à marée haute, il suffit de bien suivre.* Je me laisse convaincre et nous emboîtons le pas non sans une certaine appréhension. Nous approchons de la barre avec un œil sur le sondeur qui montre plus de 4 mètres d'eau. Je demande à Anne de pousser le moteur pour ne pas nous laisser déporter par les vagues lorsque Constance se plante résolument dans le sable.

Tout de suite, le bateau se couche et une vague visite l'intérieur par les capots restés ouverts.

Je fonce fermer les vannes, caler Solène dans notre cabine pendant qu'Augustin ferme les écoutilles. Anne est à la barre. Evelyne s'accroche dans le cockpit. Je remonte sur le pont pour faire le point. Nous sommes échoués sur un banc de sable à environ 200 mètres de la plage et je ne sais même pas où en est la marée. Je suppose qu'elle monte encore par la force des vagues qui viennent déferler autour du bateau. Les personnes ne sont pas en danger mais le bateau sera drossé à la côte avant peu. L'hélice est hors de l'eau et Constance est incapable de se sortir seul de ce mauvais pas. Les bateaux de pêcheurs commencent à se diriger vers nous et je vois en eux notre seule chance de salut au point de ne pas penser à mouiller l'ancre. On me lance un cordage. Je le tourne sur un cabestan. A la première vague, il cède. Un deuxième. Il casse également. Autour de Constance, ils sont une dizaine maintenant à vouloir participer au sauvetage. Je récupère les aussières qu'on me lance, débarrasse la plage avant des bouts effilochés, m'accroche aux filières pendant les embardées. Une barque s'approche tout près et un gars monte à bord. C'est Marcelo. A deux, ça va mieux. Il prend en main et à la voix la coordination des opérations. *A marea va a subir o a bajar?* Pas moyen de savoir. Evelyne en perd son portugais ! Je regarde en arrière. La plage semble se rapprocher mais ce n'est peut-être qu'une impression. Constance monte sur les vagues et sa quille retombe violemment sur le sable. Peu à peu, le dispositif se met en place. Quatre aussières partent de la plage avant de Constance, tirées chacune par deux ou trois bateaux de pêche en série. *Va a sair,* m'assure Marcelo. Je vais faire un tour à l'arrière. Tout le monde va bien. Les aussières tirent de concert. L'hélice est à nouveau immergée. Anne pousse les gaz. Une sensation de libération. Constance s'arrache dans un grand soupir et flotte à nouveau. On pousse des cris. Augustin prend des photos. Les vagues se calment comme nous nous éloignons de la plage. Je mouille l'ancre par 8 mètres de fond et reste à bord pour pomper et ranger pendant que le reste de l'équipage gagne la terre ferme sur le bateau de Marcelo. Deux heures plus tard, un autre bateau me siffle et me propose de me conduire au village. Je retrouve tout le monde dans la maison de Marcelo autour d'un plat de poisson et de crevettes. *Tu veus une bière? – Penses-tu!*



Monday night fever...

Après la nuit passée chez Marcelo, Evelyne prend son bus pour Vitória. Anne et moi regagnons le bord de Constance pour finir de ranger, sécher et mettre un peu d'ordre dans le gréement dans le but de reprendre la route, d'autant plus que le vent semble s'orienter à nouveau au nord.

De retour à terre, je fais avec Marcelo la tournée des pêcheurs pour rembourser les litres de gas-oil brûlés pendant le sauvetage et nous passons une nouvelle journée au village, dans l'ambiance chaleureuse et animée de la maison de Marcelo et Claudine, remplie d'enfants et de voisins, tous pêcheurs. Nous n'avons pas le cœur à quitter si vite ces nouveaux amis et d'ailleurs, c'est dimanche. Nous partirons avec tout le monde, à la marée de demain matin, *segunda-feira*.

Pendant la nuit, les yeux collés au plafond de la chambre de Marcelo et Claudine, j'écoute forcer le vent de nord-est. Plusieurs fois, je marche jusqu'à la plage pour apercevoir le feu de mouillage de Constance, se balançant bravement parmi les vagues qui entrent dans le *Saco de Gargau* comme dans un moulin.

Au lever du jour, Marcelo prépare le café dans le thermos. *Muito vento. Não vamos a pescar.*

Dans la matinée, nous faisons une tentative de sortie avec enfants et bagages. Avant même de franchir la barre, nous rebroussons chemin car la mer ne nous permettra pas d'embarquer à bord de Constance.

Vers 13 heures, j'embarque seul sur le bateau de Claudius, plus léger et plus maniable pour les manœuvres d'abordage, et saute à bord de Constance. La baie commence à blanchir. Je lance le moteur pour aller ancrer plus au vent. Dans 8 mètres d'eau, je mouille 40 mètres de chaîne de 12 mm et me tiens prêt à appareiller s'il le faut. Toute la nuit, je surveille au GPS le lent dérapage de Constance vers l'endroit même où nous nous étions échoués trois jours plus tôt. Le vent dépasse les 30 nœuds et les vagues frappent la coque sur l'avant du travers car Constance ne veut pas faire face à la mer. A chaque embardée, nous reculons de quelques mètres.

Le vent est presque complètement tombé lorsque le jour se lève. Constance a dérapé de 200 mètres à peine. J'aperçois un bateau qui sort de la rivière. C'est Claudius avec à son bord la famille Constance accompagnée de Marcelo et Claudine. Embrassades, retrouvailles, séparations. Nous tombons dans nos couchettes jusqu'à midi. Inquiets de ne pas nous voir partir, deux bateaux viennent jusqu'à nous.

Va com Deus!



Epilogue...

Le reste aurait pu ressembler à une navigation sans histoire. Cabo São Tomé passé au moteur par pétrole, je bascule sur le réservoir de quille. Au bout de quelques minutes, le gas-oil n'arrive plus aux moteurs. Pendant la partie de trampoline sur le sable de Gargau, les parois du réservoir ont dû libérer un tas de saletés qui colmatent à présent les filtres. Cinq heures dans le diesel, à pomper, filtrer, démonter tout le circuit, ça, c'est de la plaisance !

Pour boucler la boucle, le vent du nord remonte le bout de son nez et nous pousse jusqu'à Rio, nous obligeant même à freiner pour arriver au petit jour...dans une purée de pois d'émérent à peine le Corcovado et le Pão de Açucar.

Mémoire d'autre baie, me reviennent les images du pont de Sausalito, me réveillant à côté de Jean-Marie au volant, flottant sur une mer de nuages avec San Francisco en filigrane, toujours en tête du Top 10 vingt ans plus tard.

Rencontres-portraits

Robson

En voyage, on rencontre des rigolos qui vous racontent de bonnes blagues. Savez-vous ce qu'est un pléonasme ? Un exemple au hasard : un français moyen. Ceci est une blague suisse.

Ok ! Robson peut-il faire figure de brésilien moyen ? Clair de peau, d'ascendance italienne, la cinquantaine jeune, il avoue avec un sourire *en être* à sa troisième femme qui donne le sein au petit dernier, quelque part dans une ville de l'intérieur. Robson a travaillé dans des entreprises de mécanique, spécialiste des gros diesels. Aujourd'hui, il a tourné la page.

Nous ne connaissons pas la nombreuse et multiple famille de Robson car il vit seul à Maraù, dans la bahia de Camamù, où un certain développement touristique se confirme. Là, il fait le taxi-brousse pour les touristes brésiliens et étrangers qui se rendent de l'aéroport d'Ilhéus à leur *pousada*, lieu de villégiature au bord de la plage. Beaucoup plus lucratif que l'atelier et plus intéressant aussi pour Robson qui aime le contact humain.

Tout au long de la route nationale BR 101 (en fait une piste abominable inondée par les pluies quotidiennes) de Maraù à Itacaré, au volant de sa Fiat Uno (son *combi* est en hivernage), il se livre à un numéro de pilotage tout en commentant le paysage qui défile et répondant à nos questions.

Il résume sa vision du Brésil : un pays doté de richesses incroyables mais miné par le manque d'autorité publique et par la corruption, camouflant sa réalité sociale et politique derrière le triptyque *carnaval, foot et jolies filles*.

Dix-huit heures à Maraù. De retour dans sa petite maison mitoyenne au sol carrelé, avec pour tout plafond le toit en tuiles rondes, Robson prend sa douche et enfle des vêtements propres. La pièce est meublée *Conforama* : canapé-fauteuil, table basse, bibliothèque, coin informatique (son grand fils lui prépare un site pour le boulot), télé-magnétoscope.

Robson s'assied, tongs aux orteils, offre un verre d'eau minérale et continue à parler tout en suivant d'un œil la suite des turpitudes quotidiennes des personnages de *Por amor*, l'incontournable *novella* de *TeleGlobo*.

Dehors, il fait déjà nuit. Il pleut. A trois heures du matin, la Selecão affronte l'Angleterre en quart de finale.

Aurora et Onilia



Arrivés de nuit, nous n'avons découvert la plage de sable clair bordée de cocotiers qu'au réveil. Nous mettons l'annexe à l'eau avec des âmes d'explorateur. A terre, nous suivons une trace qui mène jusqu'à une petite maison cachée dans la verdure. Au pied d'un grand manguier, debout au milieu de la « pelouse » vert vif, deux femmes nous regardent approcher. L'une est chapeautée d'une sorte de cloche d'un bleu vif et l'autre, coiffée d'un bob en jean à larges bords, nous lorgne derrière d'énormes lunettes en écaille.

C'est ainsi que nous faisons la connaissance d'Onilia et Aurora. Quelques mots dans notre portugais hésitant suffisent aux présentations, elles nous ont vus arriver et nous « attendaient » pour nous faire les honneurs de leurs domaines. Onilia habite la maison jaune aux volets verts, au bord du

fleuve, là où pousse l'herbe drue que les poules picorent sous la tutelle d'un coq flamboyant. Les bras chargés de caramboles, avocats et mangues récoltés le long du petit sentier, nous passons le portail qui ferme le territoire d'Aurora. La terre battue y est balayée de près. Dans un coin, un énorme tas de carcasses de noix de coco avec le morceau de bois dur qui permet de les dépecer.

Mais déjà Aurora nous entraîne sur la plage où aidée de sa sœur, elle relève le piège à poissons. Augustin et Solène sont ensuite mis à contribution pour déloger les *siris* (crabes aux pinces bleues) de leur nasse en osier. La matinée s'écoule. Il est maintenant temps d'écailler les poissons qui serviront à la préparation de la *moqueca*. Nous en oublions que nous venons de débarquer dans l'idée de trouver le village et d'acheter du pain mais nous sommes pris dans les filets d'Aurora et Onilia

Marcos et Marcia

Elle est chanteuse, il est cinéaste. Ils sont « capixaba » (habitants de Vitória) mais « Je m'appelle Véronese, Marcos Veronese, comme le peintre. Nous sommes une famille de communistes italiens » m'explique l'intéressé en se tournant complètement vers moi, assise derrière lui sur la banquette de sa guimbarde qu'il conduit à la brésilienne. Marcia, imperturbable, assise à côté de moi, glisse les indications sur la route à suivre pour nous rendre jusqu'au couvent qui domine Vitória. C'est dimanche, les enfants sont allés passer la journée chez Evelyne. Marcia, que nous avons rencontrée quelques jours plus tôt à l'école de l'Université Fédérale où nous sommes allés chanter, a proposé de nous faire découvrir la ville. Après les passages obligés, Marcos nous emmène sur les lieux de tournage de son dernier cours métrage. Le temps est gris, la lumière coule le long des rivages lagunaires où nous sommes installés pour grignoter des *siris* et boire de la bière.

Nous remontons ensuite les pentes de la vieille ville haute jusqu'à leur maison pour regarder les rushes du film qu'il souhaite présenter dans des festivals internationaux. Marcia repasse les vêtements qu'elle doit emmener pour la tournée de promotion de son premier album : « Maracuja na bananeira », un titre qui colle bien à sa voix acidulée. Elle attrape ensuite sa guitare pour nous faire la *chanson des grenouilles* que Jean-Jacques accompagne au *guiro*. Il fait déjà nuit, l'heure de regagner le bord. Nous nous quittons, tels de vieux amis qui savent qu'ils ne se reverront pas de sitôt.



Claudine et Marcelo



Il a sauté tout d'un coup sur la queue de malet de Constance et s'est dirigé sans un mot vers l'avant du bateau d'où il a harangué et orchestré ses collègues pour qu'ils coordonnent leurs efforts. Il a ensuite affirmé que les enfants « as crianças » devaient embarquer sur son bateau. Nous avons alors passé la barre où Constance s'était posée et avons remonté les méandres d'une rivière au milieu d'une multitude d'urubus (petits vautours noirs) et de grands hérons blancs nichés dans la mangrove. Il a encore décidé que nous irions manger les crevettes frites chez lui. Véritable homme d'intérieur, il s'est mis au fourneau à peine arrivé, distribuant des taches aux enfants qui jouaient dans la maison. Claudine «a minha esposa » est arrivée de son travail tandis que nous dégustions les crevettes en compagnie des pêcheurs. De plats de crevettes, en pastels frits suivis de cafés et de churascos, nous sommes restés quatre jours à parler, chanter, raconter. Marcelo a quitté l'école à neuf ans pour aller faire le pêcheur comme tout le monde au village. Sa soif d'apprendre, de comprendre est insatiable. Le petit atlas de mon agenda en devient un livre des merveilles et le magazine brésilien *Veja* que j'avais dans mon sac un livre de lecture. Claudine, qui a quitté l'école à la mort de son père pour s'embaucher comme nounou dans des familles de Rio alors qu'elle avait onze ans, s'est inscrite aux cours du soir : « C'est important pour que je puisse suivre le travail des enfants à l'école » Les enfants, ils sont quatre : Ramon l'aîné de 11 ans, Marcelino, Raiana, la fille de 7 ans et le petit dernier qui ne loupe pas une occasion d'ouvrir le sac des instruments de musique pour les essayer tous. Quatre jours à vivre à 10 dans une petite maison avec, un matelas roulé dans un coin, nos sacs de couchage et la guitare dans un autre, le va et vient permanent des enfants, le riz ou les « fejaos » qui cuisent, le thermos de café sucré qui se vide et se remplit au fil des heures. Quatre jours, hors du temps en compagnie de Claudine et Marcelo.

